

Publié dans Calades
en février 1988



HEIDEGGER ET LE NAZISME

VILEM FLUSSER :

“Nous sommes face à l’expression la plus importante de la pensée de notre siècle”

Vilem Flusser est philosophe, juif et tchécoslovaque. Les trois à la fois, l’ordre indiffère. Il a quitté l’Europe sous le nazisme en 1940. Au Brésil, où il a vécu pendant trente ans, il était professeur de philosophie de la communication à l’université de Sao Paulo. De retour en Europe depuis 1971, il donne des cours et publie des livres, des essais en allemand, anglais ou portugais. Sa rencontre avec la pensée de Heidegger l’a profondément marqué.

“Heidegger était soupçonné d’avoir entretenu des relations troubles ou peut-être même trop nettes avec le nazisme. Je le savais quand j’ai pris le premier contact avec sa pensée. C’était pendant la guerre, j’étais au Brésil, sous l’impact des événements en Allemagne. Toute ma famille y a été exterminée. Je ne le savais pas encore mais je le soupçonnais. Vous pouvez donc imaginer que j’ai ouvert le premier livre de Heidegger qui m’est tombé sous la main avec une grande réserve ; je dirais même avec la plus grande antipathie. Or, l’effet que la lecture a produit sur moi a été tellement profond, il a tellement changé ma vision des choses qu’il m’est devenu difficile de me souvenir de mes premières réserves à l’encontre de cette pensée. Il n’y a aucun doute pour moi maintenant que nous sommes face à l’expression la plus importante de la pensée de notre siècle.

Après avoir lu Heidegger, j’ai cherché naturellement à retrouver ses sources. Son originalité n’est pas aussi grande que je le soupçonnais au départ. L’élan de sa pensée vient de Husserl. Mais là, c’est une autre histoire.

Ecoutez ! Regardez-moi. Je vais vous parler de Heidegger, je vais vous dire qui est ce monsieur. Je vais vous donner un cours d’introduction à sa pensée. Ne notez rien ; regardez-moi. Vous écrirez après.

Un des crimes est de penser que le temps vient du passé pour aller vers le futur. Il suffit d’ouvrir les yeux pour voir que le temps vient du futur. On ne peut rien expliquer du passé précisément à cause de cela. Le futur pèse sur le présent. Dans cette angoisse, il se peut que tout d’un coup, je me décide. Je me décide à ne plus tomber, Ça signifie : ne plus tomber vers la mort.

Je suis ému naturellement. On ne peut pas parler de Heidegger sans être ému.

La mort, ce n’est pas pour moi. Parce que je suis. Là où je suis, la mort n’y est pas. Et là où elle est, je ne suis pas. Bien sûr, c’est de ma mort dont je parle. C’est, au fond, la découverte que la mort n’existe pas pour moi. C’est pourquoi, la mort des autres m’angoisse. Pas la mienne.

Donc je me décide. Et si je me décide, tout change. Sans angoisse, je constate que ce qui arrive est devant ma main. Le futur tout entier est devant elle. Alors, je l’arrête, ensuite je le touche. Ça s’appelle : apprendre. Et je le comprends. Ayant appris et compris, je le mets du futur vers moi : je le produis. L’ensemble de tout cela s’appelle : nature.

La science nous fait croire qu’il y a “la science de la nature”. Mais comment fait-elle cela ? Elle nie “moi”. Elle transforme “moi” en “on”. C’est dans ce sens que Heidegger dit : la science ne pense pas.

Alors, donc, je produis : je transporte du futur vers le présent. Maintenant, le futur n’est plus devant, il est dans ma main. Et je le marque par mon existence ; pour que je puisse y laisser une trace : je le transforme en outil et je le jette dans le passé. La culture, c’est l’ensemble des choses par lesquelles je suis déjà passé. Un cadavre. La nature est l’ensemble des choses par lesquelles je ne suis pas encore passé. On peut mépriser la culture mais il faut être prudent avec la nature.

Maintenant vient la chose peut-être pour moi, la plus importante. Le présent. Quand le futur que je veux prendre tend les mains dans ma direction. Je ne peux pas le prendre. Toute préhension est exclue. C’est très rare. Cette préhension mutuelle c’est l’amour ou l’amitié. Cet autre être a bien sûr son propre futur. Son présent n’est pas le mien. Chaque “je suis” a un monde vital à lui. “Je suis”, ce n’est pas la même chose que “tu es”. Mais “tu es” se recoupe avec “je suis”. Mon futur commence à être chargé par le parfum de l’autre. Or, l’autre est aussi imprégné de ma nature. Et lui peut mourir. Quand il meurt, je ne perds rien. Mais là où il était, s’ouvre un trou et son parfum se perd. Ce n’est pas que je perde l’autre. Je perds le monde, quand il meurt.

Ici commence la philosophie de Heidegger. De là, il analyse la science, l’art, la technique et même ce qu’on peut appeler la politique.

Quand je me suis trouvé devant cela, j’ai compris qu’il disait quelque chose que les poètes ont déjà dit. Quelque chose qui me convainc.

Bien sûr, ça me gêne que Monsieur Heidegger ait été un lâche, qu’il ait eu pour amante la plus grande philosophe juive de notre temps et que ça ne l’ait pas empêché de payer sa cotisation au parti nazi. Mais quand je suis dans la pensée heideggerienne, je suis ailleurs. Je suis convaincu que l’on doit vivre selon ses convictions. Heidegger ne l’a pas fait. La vie de Heidegger est méprisable, profondément. Mais je n’ai rien à voir avec Monsieur Heidegger. Je le méprise dans le sens heideggerien : je n’y prête pas attention. Par contre, je ne puis permettre que cela colore mon expérience avec sa pensée. Hannah Arendt, élève de Husserl, amante de Heidegger a dit après Auschwitz : “Si je ne suis qu’une juive allemande”. Ça ne l’a pas empêché d’élaborer la pensée du philosophe. A ma manière, je peux dire la même chose.”

Propos recueillis par Nelly Bouveret